

— Oui, il est brave ; mais à quoi lui sert son courage ! croyez-moi, mes amis, cet homme est perdu, avant deux mois, trois au plus, il sera mort.

— Ce sera, sur ma foi, une riche recrue pour Satan ! dit l'inconnu en riant.

— Quittez ce Rancho avant une heure, reprit le cavalier, quo personne ne reste ici, vous remettrez cent onces au pauvre diable propriétaire de cette pauvre mesure et vous y mettrez le feu.

— Oui, señor, répondit l'inconnu.

— Rendez-vous où vous savez, et surtout ne donnez aucun signe de vie avant un nouvel ordre.

— C'est entendu.

— Adieu, caballeros.

— Au revoir, capitaine.

Les deux cavaliers sortirent, salués respectueusement par leurs affidés.

Ils remontèrent à cheval, et partirent à travers champs avec une rapidité vertigineuse.

Une demi-heure plus tard ils se retrouvaient juste à l'endroit du mur du parc de don Luis Perez, par dessus lequel ils avaient passé.

Ils reprirent le même chemin, et, dix minutes plus tard, ils pénétraient dans la maison dont ils fermaient la porte derrière eux.

Il était quatre heures du matin.

Tout était calme et silencieux dans le Rancho.

Lorsqu'il descendit à son heure habituelle don Luis aperçut ses deux amis, se promenant devant la maison en causant et fumant leurs puros.

Sidi Muley et Camacho achevaient de pauser et de seller les chevaux.

Don Agostin ne tarda pas à descendre à son tour, ainsi que don Juan de Dios, et un peu après dona Concepcion.

Ils étaient en tenue de voyage.

Don Agostin, tout en annonçant son départ immédiat, insistait auprès de don Luis pour qu'il ne fit pas réveiller les deux jeunes femmes, lorsque celles-ci parurent fraîches, reposées, souriantes.

Tout était prêt pour le départ, les voyageurs devaient marcher de conserve jusqu'au Presidio del Norte.

Les adieux commencèrent.

Don Estevan prit un instant dona Carmen à part.

— Señorita, lui dit-il avec sentiment, soyez heureuse, près de votre frère, peut-être se passera-t-il bien du temps avant que j'aie le bonheur de vous revoir.

— Pourquoi donc cela ? lui dit-elle en souriant.

— Je ne sais, señorita, mais mon cœur se serre à cette pensée, je vous en prie, ne m'oubliez pas, gardez moi une petite place dans votre souvenir.

La jeune fille rougit, resta un moment pensive, puis elle lui tendit la main.

— Non, je ne vous oublierai pas, don Estremo, dit-elle avec sentiment, je ne suis, grâce à Dieu, ni oublieuse, ni ingrate ; vos bontés et celles de votre famille pour moi, me seront toujours présentes ; je vous garderai une place dans mon cœur.

— Oh ! vous êtes un ange ! s'écria-t-il, pourquoi faut-il ?... il s'arrêta.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle vivement.

— Rien ! rien ! s'écria-t-il, pardonnez-moi cette parole que, malgré moi, j'ai laissé échapper.

Et il se détourna brusquement.

La jeune fille le regarda avec surprise.

— Qu'a-t-il donc ? murmura-t-elle.

Don Agostin vint lui faire ses adieux.

— Embrassez-moi bien, mon père, lui dit-elle d'une voix caressante, et laissez-moi bien vous embrasser, pour que vous puissiez rendre mes baisers à dona Helena, et à mes bonnes amies Dolores et Luisa.

Après s'être, cent fois peut-être, répété adieu et au revoir, on se sépara enfin, don Luis, laissant provisoirement sa femme et sa sœur au Rancho, où elles devaient rester pendant quelques jours, sous la garde de ses domestiques, était monté à cheval pour rester plus longtemps avec ses amis, et les accompagner jusqu'en vue d'Urès, où il retournait.

Dona Carmen suivit les voyageurs du regard aussi longtemps qu'ils restèrent en vue.

A un endroit où la route faisait un coude, don Estevan fit retourner son cheval, salua et agita son mouchoir.

La jeune fille en fit tout naïvement autant, en agitant son mouchoir elle aussi.

Don Estevan tourna le coude de la route et disparut enfin le dernier.

— C'est singulier, murmura tristement dona Carmen en portant vivement la main à son cœur ; que se passe-t-il donc en moi, je souffre, j'ai envie de pleurer ! Pauvre Estremo ! il paraissait bien triste de me quitter ! il est si beau et si bon !

Elle rentra toute pensive en essuyant ses yeux d'où quelques larmes étaient tombées.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

INFORMATIONS

Le Bureau du FEUILLETON ILLUSTRÉ est déménagé au No. 17 rue Ste Thérèse, (en haut.)

Nous engageons nos souscripteurs qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année dernière à le faire immédiatement ; car pour peu que cela continue, nous serons forcés de leur discontinuer l'envoi du journal et de remettre leur compte à notre collecteur.

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 25 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1080, B. de P., Montréal.

rue Ste. Thérèse.